

“

— Alors, étudiez. Ne faites ni comédie, ni tragédie, ni drame ; prenez les passions, les événements, les caractères ; fondez tout cela au moule de votre imagination, et faites des statues d'airain de Corinthe.

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'airain de Corinthe ?

— Avez-vous entendu dire que Mummius eût un jour brûlé Corinthe ?

— Oui ; je crois avoir traduit cela un jour quelque part, dans le De Viris.

— Vous avez dû voir, alors, qu'à l'ardeur de l'incendie, l'or, l'argent et l'airain avaient fondu, et coulaient à ruisseaux par les rues. Or, le mélange de ces trois métaux, les plus précieux de tous, fit un seul métal. Ce métal, on l'appela l'airain de Corinthe. Eh bien, celui qui fera, dans son génie, pour la comédie, la tragédie et le drame, ce que, sans le savoir, dans son ignorance, dans sa brutalité, dans sa barbarie, Mummius a fait pour l'or, l'argent et le bronze ; celui qui fondra à la flamme de l'inspiration, et qui fondra dans un seul moule Eschyle, Shakespeare et Molière, celui-là, mon cher ami, aura trouvé un airain aussi précieux que l'airain de Corinthe. Lisez tout ce qu'ont écrit ces trois hommes ; quand vous les aurez lus, relisez-les ; quand vous les aurez relus, apprenez-les par cœur.[...] — Et alors ?

— Oh ! alors... vous passerez d'eux à ceux qui procèdent d'eux ; d'Eschyle à Sophocle, de Sophocle à Euripide, d'Euripide à Sénèque de Sénèque à Racine, de Racine à Voltaire, et de Voltaire à Chénier. Voilà pour la tragédie.

— Et de Shakespeare à qui passerai-je ?

— De Shakespeare à Schiller.

— Et de Schiller ?

— À personne.

— Quant à Molière, maintenant ?

— Quant à Molière, si vous voulez étudier quelque chose qui en vaille la peine, au lieu de descendre, vous remontrerez. De Molière à Térence, de Térence à Plaute, de Plaute à Aristophane.

— Mais Corneille, vous l'oubliez, ce me semble ?

— Je ne l'oublie pas, je le mets à part.

— Voudriez-vous me laisser écrire tout ce que vous me dites là ?

— Pour quoi faire ?

— Pour en faire la règle de mes études.

— Le fait est que vous avez beaucoup à apprendre ; mais vous êtes jeune, vous apprendrez.

— Et en roman, dites-moi, qu'y a-t-il à faire ?

— De l'airain de Corinthe, toujours ; Goethe vous donnera la poésie ; Walter Scott l'étude des caractères ; Cooper la mystérieuse grandeur des prairies, des forêts et des océans ; mais, la passion, vous la chercherez inutilement chez eux.

— Ainsi, l'homme qui sera poète comme Goethe, qui sera observateur comme Walter Scott, descriptif comme Cooper, et passionné avec cela ?...

— Eh bien, cet homme-là sera à peu près complet.

— Quels sont les trois premiers ouvrages que je dois lire de ces trois maîtres ?

— Wilhelm Meister, de Goethe ; Ivanhoé, de Walter Scott ; L'Espion, de Cooper.

— J'ai déjà lu, cette nuit, Jean Sbogar.

— C'est le roman de genre. Mais ce n'est pas cela qu'attend la France.

— Et qu'attend-elle ?

— Elle attend le roman historique.

— Mais l'histoire de France est si ennuyeuse !

— Comment savez-vous cela ?

Je rougis.

— On me l'a dit.

— Pauvre garçon ! on vous l'a dit !... Lisez d'abord, et ensuite vous aurez une opinion.

— Que faut-il lire ?

— Ah ! dame ! c'est tout un monde : Joinville, Froissart, Monstrelet, Chatelain, Juvénal des Ursins, Montluc, Saulx-Tavannes, l'Estoile, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Villars, madame de La Fayette, Richelieu... Que sais-je, moi ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai perdu de temps !... "

Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, chapitre LXXIX.

Portrait d'Alexandre Dumas,
estampe publiée dans le supplément du Voleur n°40
© Musée Alexandre Dumas, Ville de Villers-Cotterêts.



Le creuset du roman historique

Alexandre Dumas

1802-1870